

An illustration of a woman with dark hair, wearing a pearl necklace and a pink, long-sleeved dress with a floral pattern. She is holding a crumpled white letter with both hands. The background is a soft, painterly green.

Suzanne Aubry

FANETTE

LA SUITE

PREMIÈRE PARTIE

*amitiés
particulières*

De la même autrice

ROMANS

La Cueva, Libre Expression, 2019.

Je est une autre, Libre Expression, 2017.

Ma vie est entre tes mains, Libre Expression, 2015.

Fanette, tome 7, *Honneur et disgrâce*, Libre Expression, 2014.

Fanette, tome 6, *Du côté des dames*, Libre Expression, 2013.

Fanette, tome 5, *Les ombres du passé*, Libre Expression, 2012.

Fanette, tome 4, *L'encre et le sang*, Libre Expression, 2011.

Fanette, tome 3, *Le secret d'Amanda*, Libre Expression, 2010.

Fanette, tome 2, *La vengeance du Lumber Lord*, Libre Expression, 2009.

Fanette, tome 1, *À la conquête de la haute ville*, Libre Expression, 2008.

Le Fort intérieur, Libre Expression, 2006; collection « 10 sur 10 », 2012.

CONTES

Le Violon magique – Contes et légendes du Québec, Québec Amérique, 2019.

THÉÂTRE

La Nuit des p'tits couteaux, Leméac, 1987.

Suzanne Aubry

FANETTE
LA SUITE

PREMIÈRE PARTIE

*amitiés
particulières*

 Libre
Expression

*À Robert, pour son optimisme et sa patience à toute épreuve,
même à celle d'une écrivaine qui garde souvent
la porte de son bureau fermée...*

*À la mémoire de mon oncle, Gérard Saint-Onge,
un fervent lecteur et amateur d'histoire.*

« Pourquoi me mentez-vous ? Je ne suis pas votre femme ! »

Pierre Lemaitre, *Miroir de nos peines*

« Seul l'étranger comprend vraiment ce qu'est le monde. »

Olga Tokarczuk, *Les Livres de Jakób*

« C'est trop étrange pour être faux. »

Chrystine Brouillet, *Les Cibles*

Première partie

Retour en grâce

I

Québec
Le 7 janvier 1878

La neige tourbillonnait dans le ciel gris. Un homme, debout sous une porte cochère, vêtu d'un vieux manteau troué, se frottait les mains dans une vaine tentative pour les réchauffer. Il ne sentait même plus ses membres tellement ils étaient engourdis par le froid. En levant les yeux, il aperçut la façade d'un immeuble de l'autre côté de la rue. Une jeune femme tenant un bébé dans ses bras apparut dans la lumière orangée d'une fenêtre. L'amertume serra la gorge de l'homme. Il avait connu la chaleur d'un foyer, la douceur d'aimer et d'être aimé, et il avait tout perdu. Tant d'espoirs, de rêves détruits, à cause d'elle.

Une passante marchait rapidement sur le trottoir de bois, portant une mante munie d'un capuchon. Il tendit une main tremblante.

— La charité, s'il vous plaît.

La femme secoua la tête et s'éloigna. La honte le submergea.

— C'est ça, passe ton chemin, ferme les yeux sur la misère d'autrui !

Sa voix se perdit dans le vent glacial. Il allait finir ainsi, mort de froid, dans la rue, comme un chien. Une révolte sourde l'envahit. C'était trop injuste. Il n'avait pas mérité un tel sort, alors que tout lui avait souri, l'amour et même un début de gloire...

Il décida de quitter son abri, sans savoir où ses pas le mèneraient. Ses bottes, dont les semelles tenaient par des ficelles, s'enfonçaient dans la gadoue glacée. Les flocons entraient dans ses yeux et sa bouche. *J'ai froid, j'ai si froid.* Il ne vit plus âme qui

vive. Les gens se cloîtraient chez eux, au chaud, la panse pleine, tandis que lui... Il serra les pans de son paletot. Aveuglé par la neige, il se cogna contre un lampadaire. Une douleur aiguë irradiait dans son épaule. Il se mit à pleurer comme un enfant.
Mon Dieu, aidez-moi !

Une porte s'entrouvrit. Une femme au visage rond et bienveillant se tenait sur le seuil.

— Mon pauvre monsieur, ne restez pas là, entrez.

Rêvait-il ? Ou peut-être était-il déjà mort et cette voix rassurante provenait-elle de l'au-delà... Il suivit la femme à l'intérieur.

— Il fait un froid de canard. Venez vous réchauffer près du poêle. Vous devez sûrement avoir faim. Je vais vous servir une bonne soupe bien chaude.

Il entra dans une grande pièce, dont le plafond était soutenu par des poutres. Une vingtaine de personnes étaient installées à de longues tables. La chaleur qui régnait le fit chanceler. La femme lui prit le bras avec sollicitude.

— Bienvenue au refuge du Bon-Pasteur. Je m'appelle Emma Portelance. Quel est votre nom ?

Lucien hésita.

— C'est la première fois que je... que je fréquente un endroit comme celui-ci.

Elle le regarda du coin de l'œil.

— Il n'y a pas de honte à avoir. Tout le monde peut se retrouver un jour ou l'autre dans une situation difficile.

Il fut touché par sa bonté sans apprêt. Elle lui sourit.

— Allez, prenez place.

Elle le fit asseoir à côté d'un vieil homme, misérablement vêtu, qui mangeait goulûment sa soupe en faisant un bruit de déglutition. Il ne put s'empêcher de faire une grimace de dégoût. Fallait-il qu'il fût tombé bas pour être en compagnie de ce pauvre hère... L'amertume s'insinua de nouveau dans ses veines.

Un bol fumant et une cuillère furent déposés devant lui.

— Ce n'est pas de la haute gastronomie, mais ça devrait vous sustenter ! s'écria Emma Portelance.

Un fumet délicieux parvint à ses narines. Il s'empara du bol et prit une gorgée sans utiliser la cuillère. Le liquide était si chaud qu'il se brûla les lèvres. Honteux de son comportement, il remit le bol sur la table.

— Pardonnez-moi. Je me suis conduit comme un véritable goujat.

Emma l'observa avec curiosité. Malgré son manteau usé et son visage marqué par la misère, l'homme avait une belle voix et s'exprimait avec aisance, ce qui témoignait d'une bonne éducation. Elle se demanda ce qui avait bien pu le mener dans un tel état de déréliction. La honte expliquait sans doute le fait qu'il n'ait pas voulu dévoiler son identité.

— Dans mon refuge, on n'est pas regardant sur les bonnes manières, dit-elle.

Lorsqu'il eut terminé son repas frugal, l'homme se dirigea vers la sortie. Emma alla vers lui.

— Avez-vous un endroit où dormir, ce soir ?

Ses joues se colorèrent. Cette femme avait deviné sans peine qu'il n'avait nulle part où aller, et cela l'humilia au plus profond de lui-même.

— Je me débrouillerai, répondit-il d'une voix étouffée.

Elle insista.

— Nous avons un dortoir à l'étage. Au moins, vous pourrez vous reposer au chaud.

Il fut tenté de refuser, mais la simple perspective de retourner dehors dans le froid sibérien le révolta. Il se contenta de hocher la tête.



Le lit était étroit, mais comportait un matelas, avec des draps et une couverture. Luxe suprême, il y avait même un oreiller. Lucien n'avait pas connu le confort d'un vrai lit depuis si longtemps ! Même les ronflements de l'homme qui dormait à côté de lui ne le dérangèrent pas. Il sombra aussitôt dans le sommeil.

Le lendemain, il fut réveillé par des cris. Non loin de lui, deux hommes se battaient. Il lui fallut quelques secondes pour se rappeler où il était. Emma Portelance entra en trombe dans le dortoir et alla d'un pas ferme vers les belligérants.

— Arrêtez-moi ce raffut tout de suite !

Les deux clochards continuèrent à se battre. Elle en prit un par le collet.

— Tit-Paul, dehors ! Tu remettras les pieds ici quand tu te seras calmé.

— Ma'me Emma, c'est lui qui a commencé ! beugla-t-il.

— Dehors, tous les deux ! Et que ça saute !

Les hommes, saisis par la voix pleine d'autorité d'Emma, obéirent, la mine piteuse. Lucien, qui avait observé la scène, était médusé par la force de caractère de son hôtesse.

— Vous avez de la poigne, commenta-t-il.

Emma haussa les épaules.

— Au fond, ce ne sont pas de mauvais bougres. Tit-Paul était comptable, mais il a commencé à boire et il est tombé dans la misère. Jules, lui, était marin, mais il a eu un accident et a perdu l'usage d'une jambe. La pauvreté peut parfois transformer le meilleur des hommes en brute.

Lucien eut une moue pleine d'aigreur. Lui aussi avait sombré dans la misère, mais à cause d'une femme...

— Je vous ai préparé des vêtements propres, poursuivit Emma. Ils ne sont pas à la dernière mode, mais ils vous tiendront au chaud. Il y a une salle d'eau au rez-de-chaussée, si vous souhaitez faire un brin de toilette.

Il fut touché par sa bonté.

— Pourquoi faites-vous tout cela ?

— Tous les êtres humains méritent d'être traités avec respect.

Des larmes lui montèrent aux yeux. Emma s'en rendit compte et en fut émue.

— Vous ne m'avez toujours pas dit comment vous vous appelez.

Il hésita.

— Lucien. Lucien Latourelle.
Emma le regarda de plus près.
— Votre nom m'est familier.
Le ressentiment creusa les traits de l'homme.
— J'ai été un poète et un journaliste dans une autre vie...
Il réprima un sanglot. Emma se fit rassurante.
— Il ne faut jamais perdre espoir, monsieur Latourelle.
Même dans les moments les plus sombres, il y a une main tendue.



Lucien, debout devant un miroir tacheté, achevait de se raser. Il observa son reflet et vit un visage bien dessiné, quoique amaigri, et d'admirables yeux bleus, que ses traits émaciés faisaient ressortir. Il fut soulagé en constatant que ses années d'indigence n'avaient pas trop altéré sa beauté. Les fines rides marquant son regard lui donnaient au contraire une maturité qui lui seyait bien. Par contre, le vieux pardessus, le pantalon et la chemise étriqués ainsi que la paire de bottes d'un cuir grossier que la dame patronnesse lui avait offerts lui conféraient l'allure d'un paysan. *Bah, au moins, les habits sont propres, et je ne crèverai pas de froid*, se dit-il avec une moue de dérision. Les paroles d'Emma Portelance lui revinrent à l'esprit. « Il ne faut jamais perdre espoir, monsieur Latourelle. Même dans les moments les plus sombres, il y a une main tendue. » Un sentiment qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps fit surface : la gratitude. Cette femme l'avait traité avec gentillesse, sans une once de condescendance ou de mépris.

Lorsqu'il revint dans la salle commune, son manteau sur le bras, il aperçut Emma Portelance qui servait de la soupe à des indigents.

— Ah, monsieur Latourelle ! s'écria-t-elle en souriant. Vous avez déjà meilleure mine. Vous prendrez bien un peu de soupe ?

— Volontiers.

Il s'installa à l'une des tables et mangea avec appétit, entendant à peine la cacophonie des voix et le tintinnabulement de la

vaisselle autour de lui. La satiété et une nuit de sommeil l'aidaient à réfléchir. Il avait trouvé refuge pour une nuit, mais qu'allait-il devenir ? Il n'avait pas un sou vaillant, aucune ressource pour faire face au lendemain. Le ressentiment lui noua de nouveau la gorge. C'était à cause d'elle qu'il avait tout perdu. Ah, se venger, briser cette femme qui lui avait tant nui...

Une idée encore vague commença à se frayer un chemin dans sa tête. *Et si...* Oui, c'était envisageable. Tout ce qu'il risquait, c'était qu'elle le mette à la porte ; il n'en était pas à une humiliation près.

Au moment où il enfilait le vieux pardessus et s'apprêtait à quitter le refuge, il vit Emma Portelance s'avancer vers lui et lui tendre une bourse. Il rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Je ne peux accepter.

— Cet argent vous permettra de voir venir pendant quelque temps. Un jour, vous me le rendrez.

Il prit la bourse et l'enfouit dans une poche.

— Merci, balbutia-t-il.

— Bonne chance.



Une bise glaciale lui fouetta le visage lorsqu'il fut dehors, mais au lieu du désespoir qui l'habitait la veille il ressentait un regain d'énergie et de courage. Son plan prenait forme. Il lui faudrait de l'argent, beaucoup d'argent. Où le trouver ? C'est à cet instant qu'une idée lui vint. Comment n'y avait-il pas pensé avant ? Il marcha à grands pas dans la neige déjà salie par le passage des chevaux et des voitures, indifférent à la morsure du froid. Il avait perdu ce qu'il avait de plus cher à cause de Fanette Vanier : sa femme, son enfant, son journal, sa réputation. Il rendrait coup pour coup, dût-il y consacrer le reste de sa vie.



II

Montréal
Le 8 janvier 1878

Une lampe au gaz jetait un éclairage ocre dans la pièce lambrissée de chêne. Des bûches brûlaient dans la cheminée tandis qu'une neige épaisse fouettait les vitres, y laissant des traces blanchâtres. Fanette, assise à son secrétaire, prit le coupe-papier au manche d'ivoire que son mari lui avait offert pour son trente-huitième anniversaire et ouvrit une enveloppe. Elle soupira. Une facture. Une autre... Il lui semblait que tout le courrier qu'elle recevait depuis des mois ne consistait qu'en des comptes à payer. Elle avait réalisé son rêve le plus cher en créant, en 1875, le *Journal de Fanette*, avec le concours de son estimé ami et collègue, Oscar Lemoyne, mais la gazette battait de l'aile.

Pourtant, tout avait commencé sous les meilleurs auspices. Fanette avait réussi à convaincre les écrivains de grand talent Arthur Buies et Louis Fréchette de participer au premier numéro, avec une chronique sur la colonisation des Pays-d'en-Haut et un conte inspiré du folklore canadien-français. Puis une jeune femme à la plume prometteuse, écrivant sous le pseudonyme de Laure Conan, avait accepté d'y publier une nouvelle.

À ses débuts, le *Journal de Fanette* avait connu un bon succès d'estime, mais, par la suite, les difficultés financières s'étaient accumulées. Le papier et l'impression coûtaient de plus en plus cher et les tarifs postaux grimpaient en flèche. D'abord publié sous forme d'hebdomadaire, le journal avait ensuite paru tous les mois. Constatant que le nombre d'abonnés n'augmentait pas, Fanette avait dû se résigner à espacer davantage les publications,

ce qui avait eu pour effet de diminuer encore le nombre de souscripteurs. Oscar lui avait offert d'imprimer le journal gratuitement, mais Fanette avait refusé. Son associé devait pourvoir aux besoins de sa famille, et sa femme venait tout juste d'accoucher d'un autre enfant. Le journal *Le Phare*, qui avait appartenu à l'oncle d'Oscar et dans lequel Fanette avait investi une somme importante, malgré des débuts encourageants, avait lui aussi multiplié les dettes. Fanette s'était souvent demandé si les difficultés de ces deux gazettes n'étaient pas liées au fait qu'elles étaient en partie dirigées par une femme. Tous les journaux étaient la propriété d'hommes d'affaires, de politiciens ou d'imprimeurs, et les rares femmes qui exerçaient le métier de journaliste prenaient un nom de plume masculin afin de se donner de la crédibilité.

Fanette aurait pu emprunter de l'argent à son mari, qui le lui avait offert à plusieurs reprises, mais elle n'avait jamais pu s'y résoudre. Julien gagnait honorablement sa vie dans le cabinet d'avocats dont il était devenu l'un des associés principaux, mais elle ne voulait pas dépendre de lui pour maintenir ses journaux à flot. Sa mère adoptive, Emma Portelance, lui avait appris l'importance de rester autonome dans un monde où les femmes n'ont aucun droit, pas même celui de voter. Il lui restait un ultime recours : faire une demande de prêt à la banque.

Un léger coup frappé à la porte lui fit lever les yeux. Une silhouette gracile se profila sur le seuil.

— Maman, je sais que tu n'aimes pas être dérangée quand tu travailles...

Les soucis de Fanette s'envolèrent aussitôt qu'elle vit sa fille.

— Tu ne me déranges jamais, Marie-Rosalie.

La jeune femme entra dans la pièce. Elle portait une robe en mousseline d'un bleu tendre qui lui allait à ravir. Dire qu'elle avait presque dix-neuf ans ! Il semblait à Fanette qu'hier encore Marie-Rosalie était une enfant et qu'elle courait dans le jardin avec un filet à papillons... Sa ressemblance avec son père était saisissante, surtout ses grands yeux noisette et le contour de son visage. Chaque fois que Fanette rendait visite à sa mère, à Québec,

elle allait au cimetière Saint-Louis pour fleurir la tombe de son premier mari, mort dans des circonstances tragiques. Jamais elle n'avait pu oublier le coup de feu qui avait claqué dans la maison silencieuse, sa découverte du corps de Philippe gisant sur le sol, celui de son beau-père, le notaire Grandmont, encore vivant, l'arme à quelques pouces de sa main veineuse, et tout ce sang... La veillée funèbre, le corps de Philippe reposant sur son lit, l'éclat lugubre des cierges qui l'entouraient, son visage livide qui semblait avoir été coulé dans de la cire, les contenants remplis de glace sous sa couche qui servaient à préserver le corps, tous ces détails s'étaient gravés à jamais dans sa mémoire. La douleur s'était estompée avec les années, mais le sentiment d'une perte irréparable était demeuré. Même son amour pour Julien n'avait pas réussi à l'effacer.

— Maman, tu es triste ?

Contrairement aux usages, Fanette avait permis à sa fille de la tutoyer, tenant à établir un climat convivial et affectueux dans sa maisonnée, loin des convenances rigides et guindées qui l'avaient tant fait souffrir lorsqu'elle vivait sous le toit du notaire Grandmont.

— Mais non, répondit-elle, s'efforçant de sourire. Quelques comptes à payer... Quel bon vent t'amène ?

La jeune femme s'assit familièrement sur le bras du fauteuil. Ses joues étaient roses d'excitation.

— Monsieur Duverger croit que je devrais préparer ma candidature pour étudier au Conservatoire de musique de Paris.

Fanette fut prise de court par cette déclaration. Marie-Rosalie avait commencé à jouer du piano dès l'âge de cinq ans. À l'école primaire que dirigeait sa tante Rosalie, son talent s'était confirmé, au point où cette dernière lui avait conseillé de travailler avec un professeur de piano pour parfaire sa maîtrise de l'instrument. Monsieur Klein, un pianiste d'origine allemande, lui avait donné des leçons pendant quelques années, puis il était retourné dans son pays natal. Fanette avait alors fait paraître une annonce et reçu plusieurs réponses, dont celle de Florian Duverger. D'après son récit, il avait dû fuir la France afin d'éviter d'être enrôlé dans

la guerre franco-prussienne de 1870. C'était un jeune homme mince, au front large et à l'allure taciturne, mais dès qu'il était question de musique ses yeux gris s'animaient et ses longues mains s'agitaient dans les airs, comme celles d'un chef d'orchestre dirigeant ses musiciens. Il avait tout de suite plu à Fanette, qui l'avait engagé. Cela faisait maintenant quatre ans qu'il enseignait le piano à Marie-Rosalie, qui était devenue une musicienne accomplie. Mais de là à vouloir partir aussi loin, de l'autre côté de l'Atlantique, toute seule... Marie-Rosalie devina ses pensées.

— Tu m'as souvent dit qu'une femme pouvait réaliser tous ses rêves !

Fanette fut émue par l'enthousiasme de sa fille.

— Oui, et je continue à croire chaque mot, mais...

Marie-Rosalie la coupa avec fougue.

— La musique est tellement importante pour moi ! Si je ne vais pas à Paris, j'en mourrai !

L'impétuosité de sa fille ressemblait en tout point à la sienne, au même âge. Mais comme c'est différent lorsqu'on est mère ! On ne peut s'empêcher d'être inquiète, de vouloir protéger sa progéniture contre tous les dangers, qu'ils soient réels ou imaginaires... Elle s'était souvent demandé si Marie-Rosalie avait gardé le souvenir de l'enlèvement dont elle avait été victime à cinq ans par l'infâme Auguste Lenoir. La jeune femme semblait heureuse et épanouie, mais Fanette ne pouvait imaginer qu'un événement aussi grave ne laisse pas de séquelles. Peut-être que son désir d'aller à Paris était une forme de fuite ?

— Laisse-moi d'abord en parler à Julien.

Le visage de Marie-Rosalie se rembrunit. Bien qu'elle eût de l'estime pour son beau-père, qui lui avait toujours manifesté de l'affection et la traitait sur le même pied que ses propres enfants, elle maintenait une certaine distance avec lui.

— C'est à toi de décider. Après tout, il n'est pas...

La jeune femme s'interrompt. Craignant d'avoir froissé sa mère, elle garda un silence embarrassé. Fanette lui prit affectueusement les mains.

— Julien n'est pas ton père, mais il t'aime comme sa propre fille. J'ai confiance en son jugement, mais je te promets de plaider en faveur de ton projet.

Pour toute réponse, Marie-Rosalie se jeta dans les bras de sa mère.

— Merci, maman ! Je t'en serai éternellement reconnaissante !

Fanette éprouva une pointe de nostalgie. Une part d'elle aurait voulu retrouver cette fougue de la jeunesse pour qui il n'y a que des lendemains qui chantent, cette belle insouciance qui vous permet de franchir les obstacles sans crainte de trébucher, sans peur de l'échec. Cet état de grâce lui parut soudain très lointain, comme un pays qu'on a déjà visité, mais dont on n'a gardé qu'un souvenir à la fois vague et ébloui.



Fanette monta l'escalier qui menait au premier étage et s'arrêta devant une porte entrouverte. Son mari, installé à son bureau, parcourait studieusement un énorme traité de droit, tout en prenant des notes dans un carnet. Ne voulant pas le distraire de son travail, elle était sur le point de rebrousser chemin, mais Julien leva la tête, comme s'il avait perçu instinctivement sa présence. Un sourire éclaira son visage, dont les traits réguliers étaient légèrement tirés par la fatigue.

— Je t'en prie, entre !

Fanette s'avança dans la pièce austère, égayée par un feu qui crépitait dans la cheminée. Des bibliothèques de chêne remplies d'ouvrages juridiques couvraient les murs. Elle fit quelques pas vers son mari, qui se leva et la prit tendrement par la taille.

— Tu arrives à point pour me sauver d'un ennui mortel ! dit-il, caustique. À moins que le premier volume du *Commentaire sur le Code civil du Bas-Canada* de Thomas-Jean-Jacques Loranger ne t'intéresse ?

Fanette rit de bon cœur. Son mari la serra contre lui. Il avait bien failli la perdre lorsqu'elle avait découvert sa première

union avec Marietta, une erreur de jeunesse qu'il avait chèrement payée. Chaque jour, il mesurait sa chance d'avoir à ses côtés cette femme d'exception, qui avait trouvé en elle la force de lui pardonner.

— Marie-Rosalie veut aller étudier le piano à Paris, lui confia-t-elle. Qu'en penses-tu ?

— L'âge de la majorité est de vingt et un ans, donc, en principe, elle ne peut pas disposer de sa vie comme elle l'entend, commenta-t-il.

— Tu parles comme un avocat ! s'exclama Fanette. Je veux avoir l'opinion du père.

Il fut touché par le fait qu'elle ait utilisé le mot « père ». Depuis son mariage avec Fanette, il avait adopté Marie-Rosalie dans son cœur, et la naissance des jumeaux n'avait rien changé à ses sentiments. Peu lui importait qu'elle ne fût pas de son sang ; ce qui comptait à ses yeux, c'était de prodiguer aux enfants affection et sécurité, comme ses propres parents l'avaient fait pour lui.

— Marie-Rosalie est une jeune femme intelligente et elle a la maturité nécessaire pour aller étudier à Paris, si c'est ce qu'elle souhaite.

Fanette accueillit la réponse de son époux avec un mélange de soulagement et d'anxiété.

— Paris est une grande ville. Ne penses-tu pas qu'une jeune femme, aussi intelligente et raisonnable soit-elle, est une proie facile pour des gens mal intentionnés ?

— Le meilleur service qu'on puisse lui rendre, c'est de lui faire confiance.

Fanette lui sourit avec gratitude.

— J'ai eu ma réponse. Je te laisse travailler !

Au moment où elle allait sortir, il la retint.

— Il y a une idée dont j'aimerais te faire part depuis un moment...

Fanette lui jeta un coup d'œil intrigué. Il poursuivit :

— J'aimerais donner mon nom à Marie-Rosalie. Ainsi, elle serait ma fille aux yeux de la loi, elle aurait des droits

patrimoniaux liés à la filiation et pourrait devenir mon héritière, au même titre qu'Isabelle et Hugo.

Fanette ne s'attendait pas à une telle initiative. Même après son mariage avec Julien, elle avait tenu à ce que sa fille aînée continue à s'appeler Grandmont afin d'honorer la mémoire de son père. Toutefois, cette décision n'avait pas été sans conséquences. À l'école élémentaire, Marie-Rosalie avait parfois été victime de moqueries et d'insinuations malveillantes parce qu'elle avait un nom différent de celui de son demi-frère et de sa demi-sœur. Bien qu'il fût trop tard pour remédier à des vexations passées, la proposition de Julien permettrait à la jeune femme de devenir officiellement sa fille et d'être de surcroît protégée par la loi. D'un autre côté, ne serait-ce pas effacer à jamais le seul héritage que Philippe ait pu lui transmettre ? Ayant perdu ses parents à l'âge de sept ans, Fanette était bien placée pour comprendre le vide douloureux qu'un tel deuil laissait. Emma lui avait permis de garder son nom irlandais, O'Brennan, et de maintenir ainsi un lien précieux avec ses origines.

— C'est très généreux de ta part, mais j'ai besoin d'y réfléchir.

En quittant le bureau, Fanette se dit que ce changement de nom serait peut-être une façon pour elle et pour sa fille de tourner enfin la page sur le passé et de regarder résolument vers l'avenir.



Le retour de l'héroïne irlandaise qui a captivé les lecteurs, sous la plume évocatrice d'une grande écrivaine.

*M*ontréal, 1878. On retrouve Fanette, heureuse avec son époux, Julien, et ses trois enfants. Elle doit cependant se résoudre à abandonner le journal qu'elle a fondé, faute d'abonnés. Son rival de toujours, Lucien Latourelle, la tenant responsable de sa déchéance, sème la pagaille au sein de la famille en se rapprochant de Marie-Rosalie, la fille aînée de Fanette, qui rêve de devenir pianiste de concert. Son fils, Hugo, victime d'intimidation au collège, se prend d'une amitié fusionnelle avec un camarade, au grand dam du directeur. De son côté, Madeleine Portelance, la tante de Fanette, entretient de bonnes relations avec son fils retrouvé, Guillaume, ainsi qu'avec sa charmante bru et ses petits-enfants, mais tout va basculer le jour où un mystérieux maître chanteur fera irruption dans sa vie...

Suzanne Aubry est diplômée en écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada. Sa saga *Fanette*, déclinée en sept tomes, a conquis le cœur du public avec plus de 100 000 exemplaires vendus. Elle est également l'auteur d'une pièce, d'un recueil de contes et de quatre autres romans, dont *Ma vie est entre tes mains*, finaliste au Prix des cinq continents de la francophonie 2016. Suzanne Aubry est présidente de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ) depuis mai 2017.

